
3 1761 08319148 6

28/13

I

R. Roy

Roméo Roy

/4/

Le Paon d'Émail

DU MÊME AUTEUR

PHILOLOGIE *(sous presse)*

Les Sources de l'Œuvre de Henry Wadsworth Longfellow . . . . 1 vol.

POÉSIE

Les Bois et les Lacs *(en préparation)* . . . . 1 vol.

PAUL MORIN

Le Paon d'Émail

Un paon bien nonchalant, bien dédaigneux, bien grave,
Passant auprès de moi son temps inoccupé,
Enfoncera parfois dans les roses suaves
Son petit front étroit de beau serpent huppé.

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES. *Rêverie persane.*

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXII



A

Madame la Comtesse Mathieu de Noailles

ce faible témoignage de la gratitude

et de la profonde admiration d'un Canadien Français

P. M.

I

Marbres et Feuillages

Vers la Ville de marbre aux jardins de feuillage...

RENÉ CHOPIN.



Liminaire

SUR L'ÉVANGÉLIAIRE DE NOAILLES

QUE *ce fût le glaive ou la crosse abbatiale,*
La licorne, la fleur, les monstres ou les dieux,
Avec quelle maîtrise et quel amour pieux
Ta main historiait la lettre initiale!

O Maître enlumineur, la sainte liliale
Et la tarasque ailée ont ébloui mes yeux,
Mais j'aime plus encor l'oiseau mystérieux
Dont tu fis rutiler la traîne impériale;

Et de ma plume où tremble une goutte d'émail,
Comme en ce manuscrit au précieux fermail
Où ton pinceau mêla la chimère à la guivre,

A la gloire du Paon, sphinx orgueilleux et pur,
Je veux entrelacer, aux pages de mon livre,
A la cursive d'or l'onciale d'azur.



Au Paon

And Peacocks on the emerald grass
Spreading their starry tails shall pass
With stately motion...
RICHARD LE GALLIENNE.

Je vous aime tant, Paon familier des Dieux,
Que sous votre égide j'écris mes poèmes;
Que ne m'apprenez-vous l'art mystérieux
De l'indifférence aux sarcasmes suprêmes?

Mes vers, comme vous, amoureux des jardins,
Des palais somptueux aux ombres pourprées,
Aiment promener leurs nonchalants dédains
Parmi les vignes des bleuâtres Caprées;

Et jouissant, comme toi, subtilement,
De l'aube déployant ses voiles de soie,
Connaissant de midi l'âpre embrasement,
Les nuits de lune rose et leur calme joie,

Ils n'évoqueront qu'un décor pastoral,
Un puits, un banc tiède, un mur lourd de glycine
Où, le soir, hiératique et guttural,
Tu secoueras l'or de ton aigrette fine...



La Villa d'Este

C'est un lieu dont on se souvient
Comme d'un visage.
La pensée errante y revient
Quand l'esprit voyage...

Henri de Régnier.

Voici le beau jardin lumineux et fleuri
Où j'aime consoler mon rêve endolori.
Ceint de murs vermoulus tout empourprés de vignes
Lourdes de fruits moirés,
Un étang clair y dort, l'ivoire mat des cygnes
Ondule entre les joncs ambrés.

Le sensuel été renait dans votre automne,
O firmament romain! Horace et Suétone
Ont vu votre douceur caresser leur front las
Et leur âme troublée;
Et les pétales morts sont encor du lilas
Au sable rose de l'allée;

Vois les marbres verdis des Vénus et des Pans...
Sur le gazon doré par octobre, les paons
Étalent, solennels, aux replis de leurs queues
Des ocelles d'azur,
Et de blancs nénuphars meurent dans les eaux bleues
D'un bassin venu de Tibur.

Le soleil est de sang, de soufre, d'émeraude...
Te sens-tu frissonner de ce frisson qui rôde
Au crépuscule, dans les jardins, dans les champs,
Et dans le cœur de l'homme?
Là-bas, dans la splendeur heureuse des couchants,
Flambent les mille toits de Rome...

Et dans l'obscurité muette des taillis
L'aérien jet d'eau qui ruisselle et jaillit
— Mystique fleur de nacre aux ombelles de glace —
D'un élan éternel,
Plus haut que les lauriers, plus haut que la terrasse,
Semble vouloir toucher au ciel.

Voici la diaphane et sonore fontaine.
Déjà le croissant tiède y tremble. Viens plus près,
Ne me quitte pas, reste...
Peut-être verrons-nous quelque duc de Modène,
Dans l'ombre frémissante et noire des cyprès,
Qui revient à la villa d'Este.



Avignon

Sa passion pour Laure fut si vive que son visage, ses yeux, ses mains, tout était pour lui un prétexte à des soupirs ininterrompus.

VITARELLI.

C'EST le même jardin, c'est la même aube claire,
Auxquels il confiait son amoureux ennui.
Le carillon tintait alors comme aujourd'hui,
Avant la messe, dans l'église Sainte-Claire.

Ah! comme il désirait la charmer et lui plaire!
Que de fois dans son cœur un fol espoir a lui
Du jour où ces yeux d'or inclineraient vers lui
Le sourire imploré pour unique salaire...

Dans le calme de l'air de France et du matin,
Le doux sonnet toscan, le noble vers latin
Alternaient sous ses doigts leur immortel vertige;

Et je me dis que ce laurier peut-être arqua
La courbe harmonieuse et verte de sa tige
Au temps où soupirait, pour Laure, Petrarca.



Giotto

But wanting still the glory of the spire...

D'après H. Wadsworth Longfellow.

Que d'hommes dont la vie est admirable et rude,
Faisant taire leur cœur et recherchant l'effort,
Ne cessent d'accomplir qu'à l'heure de la mort
Les ordres de l'Esprit dont le sens les élude!

Hélas! tous leurs travaux et toute leur étude
Ne connaîtront jamais cette auréole d'or
Qu'au front des saints, dans un archaïque décor,
De vieux moines traçaient avec sollicitude...

Dans la cité toscane est la tour du Giotto,
— Lys florentin de marbre et de granit, château
De rêve, vision, trésor de ma mémoire, —

Mais la fleur séculaire et que n'ont pu pencher
Tant de sanglants assauts ignore cette gloire :
La flèche audacieuse et noble d'un clocher!



Alighieri

Béni soit le Seigneur qui peut faire une telle merveille !

DANTE. *Vita nuova.*

Les dames aux doigts lourds de l'héraldique anneau,
Les nobles dames de Florence,
Vont rêver le long de l'Arno
Dans l'opaline transparence
Du soir bleu, de l'air et de l'eau,
Vont rêver tendrement aux beaux seigneurs de France ;

Des pages portent leurs traînes et leurs missels,
Et de fiers guerriers, dont le rêve
Vers d'illusoires carrousels
Tournoie et s'essore sans trêve,
Sont suivis de gais jouvencels
Qui gardent le manteau, le faucon ou le glaive.

Mais le Rêveur assis à l'ombre du Vieux-Pont
Ne voit dans la foule frivole
Que celle aux cheveux de lin blond
Qui mêla — présage ou symbole ? —
Sur l'ivoire pur de son front
Aux lauriers florentins les roses de Fiesole.



Lagune

VENEZ-VOUS? Le croissant miroite sur Fusine,
Sous les doigts violets et soyeux de la nuit
Le vitrail d'or de la chapelle sarrasine
S'est éteint lentement... Venez-vous? Votre ennui
Enlacera, pour plaire à la blanche madone
Dont le reflet moiré tremble dans le canal,
Aux fleurs du romarin l'algue et la belladone...
Le gondolier allume et suspend son fanal
A l'éperon ouvré qu'argentera la vague;
Il nous murmurera quelque belle chanson
De sa voix de velours, mélancolique et vague :
La Dogaresse amoureuse de l'Échanson,
Ou bien des *ottave* de Berthold e et du Tasse...
Je serai le Guerrier tendre qui bercera
Votre langueur ardente, inconsolable et lasse;
Vous serez une infante en robe nacarat...
Et nous écouterons — pendant que la lagune
Mystérieuse, calme et proche mêlera
Aux parfums des jardins fleurissant sous la lune,

Ainsi qu'un innombrable et furtif encensoir,
L'âpre arome marin des eaux vénitiennes —
Tinter, carillons bleus et fluides du soir,
Les campanes lunaires et magiciennes.



Adieux à Venise

Un couvent, une tour, surgissant à des lieues,
Sortent des flots criblés par des ronds de soleil
Semblables aux yeux d'or des paons rouant leurs queues...

MAXIME FORMONT.

AURORE d'émail... mandolines *crescendo*,
Matinale fraîcheur des plages du Lido;

Une femme qui chante à sa croisée ouverte...
Des pigeons diaprés frôlent la vague verte.

Un vendeur passe, avec de scintillants coraux;
Rêveur, un mendiant prie en fixant les flots.

Fontaines sanglotant dans l'albâtre des vasques...
Chez un vieil armurier étincellent des casques.

Le dauphin, l'hippocampe et les lions ailés
Se tordent, écailleux, aux balcons ciselés;

L'œil-de-paon miroitant et le lisse carrare
Se glacent de reflets nacrés de perle rare.

Rictus rapide et noir de bâillants soupiraux
Au pied d'un mur de marbre où flambent des vitraux.

Voici la Dogana. La gondole fantasque
Bleuit les vagues d'or d'une ombre de tarasque...

Voguant vers Chioggia, Fusine ou Torcello,
Des péottes aux voiles rouges fendent l'eau.

Parfums de rose, odeurs de varech, lourds aromes
De jardins ignorés... Terrasses, clochers, dômes,

Coupoles de Ziem, palais du Titien,
O bleu mol et mourant du ciel vénitien!

Saint-Marc. Un doux oiseau qui traverse la place
Vole vers moi... divine et familière audace!

Au détour du *rio*, couloir muet, secret,
Dans une niche, blanche de fleurs, apparaît

La Madone aux yeux peints, en simarre de soie...
Venise de tourment, de volupté, de joie!

D'autres que moi boiront votre air doré, moiré,
Je ne reverrai plus San-Giorgio-Maggiore.

Et par ce long canal d'azur et de topaze
Faut-il quitter, ce soir, la Ville de l'extase?



Nonnes

Porte ouverte soudain sur un doux monastère,
Où la clarisse en feu, qui ratisse la terre,
Arrose le rosier et vient nourrir le paon,
Semble être la rustique épouse du dieu Pan...

Comtesse Mathieu de Noailles. *La Savoie.*

Nonnes de Bruges ou béguines de Malines,
Sous le chaste hennin qui voile vos fronts blancs
Quels souvenirs, quels deuils, quels travaux accablants
Ont cerné vos yeux gris aux moires opalines?

Au son de verre et d'or des cloches cristallines,
Des lumineux ouvroirs aux chœurs noirs et troublants
Vous errez, un rosaire entre vos doigts tremblants,
Dans le nimbe argenté de pâles mousselines...

Au fond du clair verger dort un glauque canal,
La diaphane paix du couchant automnal
Plane, comme l'encens d'un vespéral service;

Et là, sous l'œil des paons recueillis et blasés,
Leurs doux cols frissonnant, pudiquement rosés,
Vos tourterelles font des grâces de novice.



Moulins

Meunier du Roy, ton moulin va trop vite,
Meunier du Roy, ton moulin va trop fort!

Vieille chanson.

Vieux moulin de Haarlem qui dans le canal sombre
Burines le contour immense de ton ombre,
Moulin lilas de Delft, moulin gris d'Amersfoort,
Qui ne vas pas trop vite et ne vas pas trop fort;
Moulin au meunier roux assis devant la porte,
Silencieusement, tu calques dans l'eau morte
Ton aile où traîne encore un peu de brouillard blond...
Sachant bien que tantôt, folle, grotesque, grêle,
Avec un grincement de potiche qu'on fêle,
Elle s'emportera dans un bleu tourbillon!



Quatre Villes d'Occident

I

VÉRONE

Ce soir, je pense à vous, ô ciel bleu,
A vous, doux cyprès de Lombardie
Dont l'ombre est d'or, d'ébène et de feu;

Je pense à vous... Je regrette un peu
L'Adige et sa chanson assourdie,
Les palais blancs, les clochers aigus,

Et les noirs carrefours exigus
Où se glisse encor l'ombre hardie
Des Capulets et des Montaigus.

II

BRUGES

Ville des taciturnes béguines,
Des glauques canaux aux flots épais,
J'aime le rêve où tu t'effémines,

Les carillons voilant leurs sourdines,
Les couvents froids, les grands jardins frais,
Les cygnes en troupe familière...

Car tes murs, verts de mousse et de lierre,
Abritent le silence et la paix,
O chère Bruges hospitalière!

III

HAARLEM

Haarlem, bonne ville des tulipes,
Des jacinthes dans leurs pots de grès,
Des gros bourgmestres fumant leurs pipes

Et des meunières pinçant leurs lippes,
Tes vieux moulins tournent au vent frais
Qui se lève de la mer voisine!

Et le rouge soleil t'illumine,
Fleuron du royaume hollandais,
Joyau de la douce Wilhelmine...

IV

QUIMPER

Le ciel gris est un globe d'ardoise,
Vois-tu Quimper, au bout de mon fouet?
Le chemin est embaumé d'armoise...

Regarde ces reflets de turquoise,
Voici la Steyn et voilà l'Odet,
Et là-bas la cathédrale austère;

Armorique, lande de mystère,
Ta brise file comme un rouet
Du mélancolique Finistère...



Quatre Villes d'Orient

I

ISPAHAN

Dois-je mourir sans voir Ispahan?
Sans cueillir sous l'escorte d'un paon
Le lourd velours des roses de Perse?

Comme un calife, comme un vizir,
Las des parfums que le vent disperse
En une odorante et chaude averse,

Connaîtrai-je l'ingénu désir
Des doux bras, cerclés d'or et de jade,
D'une enfantine Schéhérazade?

II

DAMAS

Le nocturne bulbul a cessé
D'implorer le croissant et les roses;
Tout est lumineux, vibrant, pressé.

L'œillet rouge et le jasmin lissé
S'ouvrent, comme ouvre ses portes closes
Damas s'éveillant dans le matin;

Et je vois l'ombre, aux murs du jardin,
Des turbans et des aigrettes roses
D'Haroun-al-Raschid et d'Aladdin...

III

TOKIO

La chaude ville de laque et d'or,
Comme une petite geisha lasse,
Au transparent clair de lune dort.

Un brûlant parfum d'opium, de mort,
De lotus, d'encens, passe et repasse;
La claire nuit glace Tokio

Des bleus rayons d'étoiles et d'eau.
Ouvre ta porte secrète et basse,
Tendre maison de thé du Yeddo...

IV

CONSTANTINOPLE

VOILES sur le Bosphore lointain
Voguant peut-être vers Andrinople,
Je vous suivrais si le muezzin

Qui gémit dans le soir byzantin
Ne m'appelait à Constantinople...
Nuits turques! par quels philtres secrets

Faites-vous tant aimer les cyprès,
Les couchants d'azur et de sinople,
Les flèches roses des minarets?



Turquerie**s**

A Pierre Loti.

I

STAMBOUL

C'est l'heure où, devant le Turbé,
Penchant son aigrette hautaine,
Un paon d'émail au col bombé,
Lentement, boit à la fontaine.

La voix claire du muezzin
Dans le jardin fleuri de roses
Tombe d'un minaret voisin
Émaillé de faïences roses.

Ses vocalises de cristal
Se mêlent dans l'air diaphane
A de chauds parfums de santal
Et de jacinthe qui se fane;

Puis le silence de nouveau
Plane autour des kiosques frêles
Comme un impalpable rideau
Froissé de prestes frissons d'ailes.

Des pigeons argentés et gris,
Que les voix hautes et limpides
Des muezzins avaient surpris,
Reviennent, peureux ou rapides.

Le jet d'eau s'irise et fleurit
— Telle une lance d'améthyste
Sur un bouclier de granit —
Dans une vasque de Caryste.

Sur la mosaïque du sol,
En arabesques mordorées
D'émeraude et de girasol,
Le treillis des grilles dorées

Tamise le soleil ardent
Sous une fine ogive arquée.
La prière du Ramadan
Se psalmodie à la mosquée

Vers Allah, très bon et très grand...

II

GALATA

A la terrasse d'un café,
A l'ombre fraîche d'un platane,
Un Européen boit, coiffé
Du fez à la mahométane.

Un vieux, fumant son narghileh,
Calme, extatique comme un bonze,
Fixe l'horizon constellé
D'innombrables croissants de bronze ;

Les frêles croissants musulmans,
Floraison turque de symboles,
Astres d'Islam, clairs talismans,
Couronnent toutes les coupoles.

Une juive de Top-Hané,
Portant sur l'épaule une amphore,
Suit un derviche enturbanné
Et des caïkdjis du Bosphore;

Des colporteurs de Scutari,
Modulant une chanson lente,
Poussent un maigre méhari
A la démarche somnolente;

Un ânon passe, gris et las,
Dans la rue étroite et couverte.
L'ânier porte un turban lilas,
L'âne un bât de peluche verte.

Voici venir trois féredjés
Conduits par un morose eunuque;
Sous les voiles blancs et légers
Transparaît une rose nuque...

Elles rapportent de Péra
Des fards, des parfums, des babouches,
Des partitions d'opéra
Que roucoulent déjà leurs bouches;

Leur gardien glabre en est loti,
— *Lakmé, Louise, Hérodiade...* —
Mais la plus espiègle a blotti
Sous son tcharcaf couleur de jade

Le dernier livre de Loti.

III

ÉYOUB

Au frais cimetière d'Eyoub
Où tout murmure, chante, bouge,
Le rossignol près du caroub,
Le bulbul dans le cèdre rouge,

La palme est du cyprès si près
Que dans l'air mou, nocturne, calme,
La palme se mêle au cyprès
Le cyprès s'enlace à la palme.

Des paons perchés sur chaque pan,
Des colombes sur chaque tombe...
La colombe roucoule au paon,
Le paon éblouit la colombe!

Des voix grésillent en tous sens,
Un parfum comme un cri s'exhale...
Est-ce le grillon ou l'encens,
L'amer santal ou la cigale,

L'héliotrope ou le lilas
Qui déchirent les ombres noires
Que des pigeons, gonflés et las,
Argentent de leurs trajectoires?

De jeunes sultanes sont là,
Roulant leurs chapelets de jade;
Brûlant dialogue entre Allah,
Zobéide et Schéhérazade!

Un beau petit Turc triomphant
Glisse, aux plis de sa robe rose,
La rose qui fleurit l'enfant
Moins que l'enfant n'orne la rose...

Jusqu'à l'appel du muezzin
Il court, il piétine la cendre
D'un calife ou de quelque saint;
Car bientôt il faudra descendre

Vers le sérail secret, discret...
(Comme il gémit, ce chant sonore,
Du vert platane au minaret,
De la mosquée au sycomore!)

Et quand le croissant plane sur
Constantinople qui se dore,
Quand le soir en turban azur
Se reflète dans le Bosphore,

Il sait que les morts, pleins d'ennui,
Tous ces vieux pachas sans royaumes,
Aiment se promener, la nuit,
Dans le Jardin-Bleu-des-Fantômes !



Japoneries

J'ai peint ces vers sur la soierie
D'un frêle éventail japonais,
Où courait une broderie
De fils d'or, de nacre et de jais :

Nid de polychromes mousmées
Dont les silhouettes s'en vont,
Grêles, mignardes et grimées,
Se perdre au clair de lune blond ;

Fantasque pays d'hippogriffes
Dont les temples d'ocre vêtus
Et flanqués de monstres à griffes
Jaillissent, bulbeux ou pointus,

Et se reflètent dans la moire
Azuréenne d'un bassin
D'onyx rose ou de pâle ivoire,
De granit rouge ou de succin ;

Rafales nippones, fleuries
De la neige des fleurs de thé
Que moissonne aux branches meurtries
Le vent nocturne de l'été;

Pagodes bizarres, dieux blêmes,
Geishas en robes de crépon,
Jardins gemmés de chrysanthèmes,
D'iris, de jonquilles... Japon!

Pays où la brise sans trêve
Berce les lotus et les lys,
Pays secret d'extrême rêve
Peuplé de flamants et d'ibis;

Petit empire aux vertes rives,
Sensuel, bigarré, charmant,
Tu me déplais et me captives,
Tout chez toi me semble alarmant,

Et le vif carmin de ta lèvre,
Et tes masques et tes chansons...
Petit empire des frissons,
Des frissons d'angoisse et de fièvre
Dont meurent, au matin pâli,
Tes mille et une Butterfly...



Chinoiserie

O divin étourdissement
Dans la douce île de Formose,
Lorsque, le soir, le paon des roses
Fait son amoureux sifflement...

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES
Les Éblouissements.

C'EST, près d'un palétuvier sombre,
Le doux appel mourant, dans l'ombre,
D'un cri d'amour.
Quelle est cette plainte pâmée
Où sanglote, sous la ramée,
La fin du jour?

Vient-elle de quelque pagode
Dont le bonze, croyant son ode
Sublime, osa
Déchirer le fiévreux silence
Où la ronde fleur d'or s'élance
Du mimosa?

Ou quelque mandarin barbare,
Qui gémit, s'accuse, s'effare,
Et vient rêver
D'une princesse aux yeux de jade,
Désespérerait-il déjà de
La retrouver?

Non. C'est dans l'île de Formose
Le paon des roses qui, morose,
Rauque d'ennui
Vers celle qui devrait l'entendre...
Mais sa paonne volage et tendre
Court dans la nuit!





La nuit en manteau bleu ocellé d'améthystes...

GUSTAVE KAHN.

Le soir clair nous conduit au jardin taciturne
Où, diaphanes lys aux tiges de cristal,
Aux pieds de marbre blanc d'un Pan sentimental
Bleuissent les jets d'eau dans la tiédeur nocturne.

Frêle lampe de paix après l'ardeur diurne,
Le croissant nacré plane en l'azur vespéral.
Les paons ne troublent plus le calme pastoral.
Vois, la lune s'émaille aux flancs polis d'une urne.

L'air est lourd de parfums, de trouble enamouré,
L'âme des roses n'est qu'un soupir éthéré
Dans le silence grave où l'heure d'or s'endeuille;

Mélancoliquement, d'un bel astre éveillé,
Dans mon cœur ébloui, calice émerveillé,
Comme une fleur, la nuit violette s'effeuille...



Roseraie

Que vous soyez la coupe argentine
Où perle la rosée, églantine,
Où que vous soyez la rose-thé;
Que vous ayez, dans l'obscurité,
O frissonnante rose de Sèvres,
La suave douceur de deux lèvres;
Que vous soyez, au petit matin,
De mousseline, d'or, de satin,
De sang, ou de tulle diaphane,
Roses de Bergame et de Toscane;

Que votre parfum soit un écho
D'Orient, rose de Jéricho,
Ou que vous soyez, rose trémière,
Aussi soyeuse qu'une paupière;
Que vous veniez du rosier d'Allah
Que l'orfèvre floral cisela...

Ah! il en est une autre plus belle,
Et vous n'égalerez jamais celle
Que Saâdi de Chiraz aima tant :
La pourpre Rose du Gulistan!



Espagne

D'après un poème anglais.

Ah ! combien de mon cœur, Espagne, tu m'as pris !
Que je t'ai donc aimée !
Quel rêve romantique emplissait mon esprit
Lorsque, l'âme enflammée,
Je pourchassais, bardé de fer, cuirassé d'or,
Les paladins de Charlemagne,
Ou que je courais la campagne
Avec le Cid Campeador !

Et plus vagues encor mes songes anciens
De formes plus lointaines :
Galères qui portaient les durs Phéniciens
Vers des mers incertaines ;
Les camps romains remplis de rumeurs et de voix
Comme une ruche bourdonnante,
Le Goth, symbole d'épouvante,
Et Pélayo sur son pavois !

Peut-être était-ce alors ces souvenirs d'antan
Puisés en un vieux livre
— Fantômes des soldats et du fier capitan
Dont l'écolier s'enivre —
Qui, me faisant trouver de merveilleux attraits
A la plus banale aventure,
Changeaient l'aspect et la nature
De tout ce que je regardais?...

Les moines chroniqueurs exaltant les héros,
Poètes de l'Histoire,
Les antiques cités dont les romanceros
Éternisent la gloire :
C'est Burgos en Castille, ardent berceau du Cid,
Et Tolède, dont les murailles
Ont vu tant d'illustres batailles,
Et Léon, et Valladolid;

Les longs et blancs chemins, la route de soleil
Qui mène vers la ville,
La brune chevrière et son foulard vermeil,
Le muletier servile,
Et le vieux moissonneur dont le dos arrondi
Soudain se dresse, puis s'incline
A la voix lente et cristalline
Du clair angélus de midi;

Les sombres défilés et leurs croix de bois noir,
Les mules, les sonnailles,
Les ânes indolents allant de l'abreuvoir
A de maigres broussailles;
Le bouillant cavalier aux éperons de fer
Qui, dans la posada, lutine
L'accorte servante mutine
Pour entendre son rire clair;

Les villages cachés dans les champs de froment,
Les hameaux sur la grève,
Les ciels où le soleil intense et fulgurant
Luit et brûle sans trêve,
Les gorges, les sierras pleines d'ombre et d'effroi
Qui voient à leur pied la rivière
Tarie en son lit de poussière...
Tout n'était qu'un rêve pour moi.

J'imaginais Cordoue au milieu des palmiers,
Cordoue aux belles vignes,
Aux clairs jardins plantés de cèdres, d'oliviers,
Où des califes dignes
Causaient entre eux, le soir, du régent Almanzor
Qui suspendit, gloire immortelle,
Les sept cloches de Compostelle
Dans la mosquée aux lampes d'or...

Mais, désir souverain entre tous mes désirs,
Je voulais voir Grenade!
Les fontaines de marbre où burent des vizirs,
Les cédrats, la grenade...
C'est d'elle que toujours s'avivait ma ferveur,
Ombre, secret, rêve, arabesque,
C'est la douce ville mauresque
Qui déchirait mon cœur rêveur!

Et cependant toujours ce pays enchanté
Me paraissait sévère,
Toujours j'y respirais la morne gravité
D'une sombre atmosphère :
Philippe, le vieux roi, la tragique Armada,
Les inquisiteurs et leurs crimes,
J'entendais les cris des victimes
De Thomas de Torquemada...

Mais j'avais, pour chasser ma tristesse et ma peur,
La chaude Andalousie,
Malaga reflétant sa brûlante torpeur
Dans la mer endormie,
Et les tumultueux parfums, frais et légers,
Qui se répandent sur la ville
Quand le vent nocturne, à Séville,
Berce les fiévreux orangers.

L'Alhambra rappelait les palais d'Aladdin
A mon âme inquiète,
Les grands jets d'eau semblaient murmurer au jardin
Le saint nom du Prophète,
Le Darro bondissait au pied moussu du mur,
Et plus loin que la verte plaine
Brillait la montagne lointaine
Mêlant ses neiges à l'azur.

Mais dans l'heureux et riche et paisible vallon
Où croît l'orange rouge,
Il n'est que l'odeur moite et lourde du citron
Et des figues qui bouge;
Les sentiers sont fleuris d'oiseaux et de laurier;
Aux balcons où grimpent des roses
Roucoulent des pigeons plus roses
Que les fleurs du rose amandier...

J'ai rêvé du Véga, du lisse et bleu Xénil
Depuis mon plus jeune âge,
On ne peut résister au charme trop subtil
D'un muet paysage;
Toujours le voyageur marche plus lentement
Quand il doit quitter la campagne
De l'âpre et sensuelle Espagne,
De l'ancien pays musulman...

Que de fleurs sur tes murs cachent l'œuvre du temps,
Passé qui fus un rêve,
Un rêve de palais aux marbres éclatants
Qui s'écroulent sans trêve...
Beaux châteaux en Espagne, innombrables, divers,
Que chaque heure renverse et ronge,
Vous n'êtes que nuages, songe,
Et brouillard léger de mes vers!





AMI, *ne rentrons pas encor. Le soir est doux*
Comme un jeune visage.
Allons voir s'allumer les yeux d'or des hiboux
Au nocturne feuillage;

Le vent est frais. Il sent la mer et l'oranger...
Pour Artémis — unique
Et lunaire — alternons sur un rythme léger
L'ïambe à l'ionique.

Car, dans l'azur sacré du ciel sicilien,
Son arc divin argente
Le portique changeant, neigeux, aérien,
Des temples d'Agrigente.





II

ΕΛΛΑΣ

Dans l'immortel azur où sont les Homérides...

Comtesse Mathieu de Noailles.
Prière à Pallas-Athéné.



A Junon

Regarde. Dans l'argent, l'électrum ou l'airain,
Ou dans l'or pur, selon le pays ou la ville,
Tu peux voir, qu'y fixa la frappe indélébile,
Le symbole civique ou l'attribut divin.

Henri de Régnier.

A Cypris, la colombe! et la chouette d'Athènes
A Pallas! mais l'oiseau de soleil et de ciel
Le peuple samiate entourant ton autel
A toi seule le voue, ô Déesse hautaine!

Éternisant ta gloire orgueilleuse et sereine,
Nous avons, gardiens de ton culte immortel,
Frappé notre monnaie à ton emblème, tel
L'épervier de Lycie ou l'aigle de Cyrène;

Et, quand Samos ne sera plus qu'un souvenir,
Au revers que le temps s'évertue à ternir
D'autres peuples, voyant ton profil taciturne

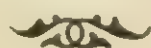
Sur le disque rugueux se dessiner encor,
Joindront ton nom divin, ô fille de Saturne,
Au nom du paon gravé sur nos statères d'or!



O moite embrasement...

O moite embrasement de ce jour de juillet!
Odorant incendie où la rose, l'œillet,
La jacinthe d'argent, la lavande de soie,
L'herbe qu'un frelon vert fait osciller et ploie,
Grésillent comme autant de petits encensoirs!
Je tends la main, j'étreins ces suaves drageoirs
Gonflés de papillons, de poussière sucrée,
De sucs luisants et forts, et, pour mes doigts, je crée,
Tissés de tiges d'or et gemmés de pistils,
De doux anneaux vivants, souples et puérils...

Le vent qui tour à tour caresse, émeut, flagelle,
Est, plus chaud qu'une bouche et plus léger qu'une aile,
Une aphrodisiaque et funeste liqueur;
Il enserre mon front, il danse dans mon cœur;
Je sens, plaisir brûlant, plus âpre qu'une fièvre,
Ma lèvre s'émouvoir sous sa cruelle lèvre,
Et, baisant follement un lys mystérieux,
Je hume toute en moi l'haleine de mes dieux!



Invocations

Zeus, Dieu suprême, Père des dieux,
Roi de l'Olympe et de tous les lieux,
Maître de la foudre dans les cieux;

Blanche Amphitrite émergeant des eaux
Sur une nacelle de roseaux,
Les bras fleuris de neigeux oiseaux;

Apollôn, impassible beauté,
Smintheus par les aèdes chanté,
Divin citharède de l'été;

Dieu dont les cris ébranlent les airs,
Arès, cuirassé de cuivres clairs
Et flamboyants comme des éclairs;

Pallas, déesse au casque d'airain
Étincelant d'un feu souverain
Sur ton front orgueilleux et serein;

Poseidôn, terreur du marin grec,
Fendant les glauques vagues avec
Nérée aux verts cheveux de varech;

Artémis rapide dans les bois
Sur les traces du cerf aux abois
Qui brame, plaintif comme un hautbois;

Erôs, amant frêle de Psyché,
Omniprésent et toujours caché,
Du frisson d'une aile effarouché;

Némésis, et vous, fière Junon,
Vous dont on a vénéré le nom
De la Thessalie au Parthénon;



Péloponnésiaques vallées,
Ombres marmoréennes voilées
Par la lune rose, ô Propylées!

Temples d'onyx sur des promontoires,
Frises de guerriers et de victoires,
Sacrifices propitiatoires;

Mer ionienne de turquoise,
Rives au sable doré que boise
Un taillis au parfum de framboise;

Ménale ceint de nocturne brume,
Cyclopes à la terrible enclume,
Attiques marins bravant l'écume;

Vergers aux fruits lourds, collines blondes,
Oléandres vous mirant aux ondes
Des ruisseaux dans les plaines fécondes;

Pourpre des érotiques automnes,
Mer d'améthyste aux chants monotones,
Eucharis surprise qui frissonnes;

Satyres aux prunelles flambantes,
Vignes aux lourdes grappes tombantes,
Danseuses de Chypre, corybantes,

Diaules, lyres, tambourins grêles,
Cieux d'azur striés de tourterelles,
Éphèbes harmonieux et frêles;

Berger domptant ta chèvre indocile
Et tes troupeaux hirsutes, Mnasyle,
Joueur naïf de flûte fragile;

Stoïques vous ouvrant une veine,
Mourant dans un parfum de verveine
Après une vie exquise et vaine;

Vierges en riantes théories
Voguant, le front ceint de pierreries,
Vers de lointaines îles fleuries;

Prêtresses, bacchantes et ménades,
Jardins d'orangers et de grenades,
Portiques aux pures colonnades;

Cimes de céruléenne gaze
D'où, sublime, s'envole Pégase
Aux féeriques aubes de topaze;

Parnasse, Othrys, Olympe, Tymphreste,
Monts divins où l'art immortel reste
Avec Pan à la syrinx agreste;

Toute la Grèce enfin, douce Hellade,
Pays où l'âme triste s'évade
Vers des couchants de nacre et de jade;

Pays de divinités clémentes,
De champs d'or, de sources écumantes,
D'hommes virils, de tendres amantes;

Par ton art, et tes paons, et tes roses,
Viens illuminer nos soirs moroses
D'éblouissantes apothéoses!



Sirène

D'APRÈS TENNYSON

Les matelots ramaient, las, ayant reconnu
Dans le flot d'émeraude et l'écume de neige
La sirène au corps blanc, pressant de son bras nu
Une harpe d'or sur son sein, et le cortège

Des mille sœurs, chantant, en robes de cristal;

Puis ne ramèrent plus. Et chaque matelot
Sentit mourir son cœur, et dans l'onde mouvante
Laissa traîner ses mains et, se penchant vers l'eau,
Balbutia des mots d'amour et d'épouvante

Vers la sirène blonde aux voiles de cristal...



La jeune Grecque

D'APRÈS FREILIGRATH

Cette belle fille de Zante
Avec un sourire nous vend
En flacons de nacre luisante
Les mille parfums du Levant,

Les essences d'Anatolie,
Le néroli, l'attar persan...
Chaque mince fiole est remplie
De tout un jardin ottoman.

Voici l'encens, le bois de rose
Qu'une caravane apporta
Sur un dromadaire morose
Depuis Bagdad ou Galata;

Et voilà, pour les musulmanes,
Des chapelets d'ambre poli
Venus dans les flancs des tartanes
De Brousse et de Gallipoli.

Une ombre chaude et verte noie
Tout ce discret petit bazar :
La plume de paon qui chatoie,
Le filigrane, le brocart,

La marchande en turban turquoise,
Ses yeux de gazelle, et sa main
Qui m'offre à respirer, narquoise,
Un brin délicat de jasmin.



Nature, ce matin...

Nature, ce matin, vous m'avez fait du mal.
Je n'affronterai plus le jardin estival
Où vos doigts parfumés de menthe et d'ancolie
Versent moins de plaisir que de mélancolie.
Les cieux étaient si clairs, si lumineux, si froids,
L'étang si noir, les bois si dorés, que je crois
Avoir senti mon âme, éblouie et mourante,
Frémir comme frémit un ardent corybante
Quand au son alterné des cymbales d'airain
Il suit d'un pied dansant l'agile Riverain.
Mais, plus beau qu'un autel à l'exact astragale,
Le taillis où vibrait la stridente cigale
N'avait pour tout cinname et tout nard odorant
Que l'hélianthe d'or, l'égile, le safran,
Et la chaude mélisse et le luisant cytise
Égalaient cet encens que la vestale attise...



Je croyais rencontrer à chacun de mes pas
Le blond pasteur Thyrsis et le brun Ménalkas.
Était-ce enfin le Bois sacré, secret et sombre,
Qui me versait la paix antique de son ombre?
Était-ce votre ardeur, bel été sensuel,
Qui me donnait ce trouble amoureux, si cruel
Que je ne puis jouir lorsque mon cœur contemple
La mortelle beauté qui plane en votre temple?
Tout était pourpre, feu, bruissement, éclat,
L'air avait le velours bleuâtre du muscat,
Le ciel que je voyais était l'azur hellène,
Chaque tertre semblait un autel à Silène,
J'entendais la syrinx sanglotante de Pan,
Les pleurs d'un rossignol, le cri rauque d'un paon...
Matin délicieux, matin mythologique,
Le bois entier était une Hellade magique!
Et ce n'était pas moi, dans votre empire bleu,
Qui dansais en chantant, c'était un jeune dieu...



Le Prix

Les vierges dansaient sur la violette
sombre et la marjolaine de Perse...

CHÉRÉMON. *Oenée.*

Au bruit clair des vives cymbales
Voici dix petites vestales,
Dans le safran couleur de feu,
Sous un rayon de lune bleu;
Et leur groupe clair se disperse
Sur la marjolaine de Perse.
Jusqu'au frais et rose matin,
Leurs pieds blancs fouleront le thym,
Elles danseront sur l'aulnée,
Sur la violette fanée,
La lychnide couleur de lait,
Sur l'œnanthe et le serpolet,
Au chant crépitant des cigales
En piétinant de leurs sandales
Le myrte, l'égile et le lys.
La blonde Euclée et Thryallis,
D'acanthe et de pavots coiffées,
Sont les agiles coryphées

De ce cortège échevelé...
Et l'équitable nymphe Eglé,
Qui doit choisir parmi les couples
Les trois danseuses les plus souples
De ces dix prêtresses de l'art,
Ne sait où poser son regard.
Nulle n'est plus que l'autre belle,
Elle se demande laquelle
Triomphera dans ce concours...
Astra? Myrrhine aux cheveux courts?
Gnathénion aux yeux de braise?
Agallis aux lèvres de fraise?
Drosé que chanta Philétas?
Synoris? Callisto? Lampas?
Ou cette enfantine Phrynée
Qui semble une biche étonnée?
Non! c'est à vous seule qu'il faut
Donner le prix, jeune Sapphô,
Corps mutin vibrant de jeunesse,
Dans vos mains, petite faunesse,
La juste Églé déposera
— Dès que l'ardent Phoibôs aura
Doré l'azur de l'aube hellène —

Trois beaux paons bleus de Mytilène.



Inscription

DANS ton sein indulgent, prends, ô terre amicale,
Le vieil Amintikos!
L'ardent genévrier, le lys hémérocale,
L'olive de Naxos,
Grâce à lui t'ont donné leur parure odorante...
Son doigt lourd et pieux
Savait enguirlander de lierre et d'amarante
L'humble autel de ses dieux;
Ayant bien alterné la rigole et la digue
Au solstice de juin,
La rose, le safran, la grenade, la figue,
Fleurissaient sous sa main...
Hélas! le doux vieillard, qui consacra sa vie
Au labeur diligent,
N'est plus... Nature, prends celui qui t'a servie
Dans ton sein indulgent!



Ode

A Frédéric Mistral.

DEPUIS qu'un rayon d'or poignardant l'ombre verte
M'offrit un clair réveil
Et que dans la rosée une tulipe ouverte
Tend son cœur au soleil,

Je veux, tel Marsyas, le front ceint de lavande,
Offrir au divin Pan
Le miel roux, la florale et votive guirlande,
Mon plus somptueux paon;

Et, dans le beau jardin qui tour à tour me donne
La figue et le raisin,
Je tresserai le pampre et la feuille en couronne
Au vif et bleu matin.

Après avoir tracé dans mes éphémérides
Le devoir journalier
Et dispersé le vol strident des cantharides
De mon seuil familier,

Je veux l'aigu roseau, la syrinx et la lyre
Des bergers d'autrefois
Pour te louer, moqueur sylvain qui fais sourire
Et rêver à la fois...

Peut-être, si j'avais une flûte à mes lèvres,
Te laisserais-tu voir
Lorsque j'irai guider mes bondissantes chèvres
Au frigide abreuvoir?

Et, si malgré mes dons de câpres et d'olives
Tu restes dans les bois,
J'irai jusqu'aux forêts de ces nymphes furtives
Qui s'enfuient à ma voix;

Et là, sous les pins noirs, ô chèvre-pied rapide,
Dans les sombres halliers,
Je chercherai tes pas jusqu'au ruisseau limpide
Où boivent mes béliers.

Car, depuis que l'aurore a vêtu ma chaumière
De fraîcheur et de feu,
Mon cœur rustique bat avec la force altière
Et l'audace d'un dieu!

L'immobile matin est pâle et si sensible
Qu'en mon être païen
J'écoute murmurer la diaule invisible
D'un pâtre arcadien.

Les grives et les geais, les mille êtres agrestes
Des champs et du rucher,
Les frelons stridulants et les abeilles prestes
Dans les fleurs de pêcher,

De l'ensemble innombrable et doux de leurs chants frêles
Font un bruit endormeur,
Je crois que la grenade a de petites ailes
A son âme de fleur!

La maison est trop fraîche et trop calme et trop blanche,
Trop de silence y dort;
Allons sous l'abri tiède et fleuri d'une branche
Parler au soleil d'or...

Armé de népenthès, d'anis, du coriandre
Cher au papillon blanc,
O violent jardin, guerrier cruel et tendre,
Que vous êtes troublant!

Bientôt vous aurez fait ma langueur inquiète,
Vous brûlerez mes sens,
Je serai seulement l'ardente cassolette
Où s'embrase l'encens...

Tout vibre autour de moi, le sol germe et remue
D'un lourd et chaud plaisir,
La terre matinale, bourdonnante, nue,
Éclate de désir;

Je vois trembler l'odeur adorable des roses
Dans l'éther alourdi,
Appuyez sur mon front vos mains aux paumes roses,
Éblouissant midi!

Soleil, sur votre autel je promets de répandre
Le sang d'un bouquetin,
Je vous couronnerai de myrte et d'oléandre,
Dieu du pourpre matin!

O Phoibos Apollôn, ô Faune capricorne,
Chères divinités,
J'ai gravé vos deux noms au bois dur de ma borne,
Et vous serez chantés

Dans le fougueux parfum du mauve héliotrope,
Sur mes doubles pipeaux,
O frère de Diane, et vous, fils de Dryope,
Protecteurs des troupeaux!



Chios

Il regarde la mer, les bois et les collines,
Laissant couler sa vie...

LECONTE DE LISLE.

O la vive langueur des soirs d'Anatolie!
L'Asie, à l'horizon, étend sa grève d'or,
Le flot d'émail étreint l'archipel qui s'endort
En ses bras caressants d'améthyste polie.

Les jardins d'orangers, lourds de mélancolie,
De terrasse en terrasse étagent leur décor;
Au pied du promontoire, illuminée encor,
La mer déferle, court, murmure et se replie.

Des pêcheurs levantins et des bateliers grecs,
Aiguayant leurs filets des joncs et des varechs,
Animent de leurs voix le havre qui se dore;

Et j'aime, tout ému du rythme de leur chant,
Contempler, comme Homère, Ion et Métrodore,
S'effeuillant sur Chios les lilas du couchant...



ΑΙΣΘΗΤΗΣ

A George P. Vanier.

Celui qui sait l'orgueil des strophes ciselées,
Le rythme et la douceur du vers harmonieux,
Et, comme un émailleur de vases précieux,
Gemme de rimes d'or ses cadences ailées;

Celui qui n'a jamais de prières zélées
Qu'à l'autel de la Muse et qu'aux temples des dieux,
Et, consacrant son être au plaisir studieux,
Ne cherche que la paix des fécondes veillées;

Celui-là seul connaît le but essentiel,
Son cœur toujours tranquille est pur comme le ciel,
Le silence nocturne est son plus cher asile;

Et, ne vivant que pour l'éternelle Beauté,
Il tient de la nature innombrable et subtile
Le secret de la belle impassibilité.



ΣΟΦΟΣ

A Edgar Ansel Mowrer.

Ce sorbet parfumé de menthe du Cyllène
Que dévorent déjà tes regards attendris,
Tu le dois, Déméter, aux esclaves meurtris
Qui portèrent sa neige à ma villa d'Athènes.

Ils ont passé les monts, les forêts et la plaine,
Des pins noirs du Parnasse à mes verts tamaris,
Couvrant leurs sacs d'osier de branchages fleuris
Pour les garder des feux du chaud soleil hellène.

Ainsi j'ai préservé des ardeurs de l'amour,
Dans la sévère paix d'un rustique séjour,
Ma hautaine pensée et mon cœur philosophe;

Et nul n'est plus heureux que moi lorsque mon front
Se penche sur les vers d'une eurythmique strophe
Ou des fleurs d'oléandre et de rhododendron...



Archer

De mille javelots ceux du jeune guerrier
Dont rêveront ce soir les femmes de l'Hellade
Furent seuls à percer les trois cibles du stade,
Et sur son front le pin se marie au laurier.

Joyeux, le peuple court au temple familier
Où l'éphèbe, vainqueur de toute olympiade,
Doit sur l'autel d'onyx, d'électrum et de jade,
Aux fils de Jupiter offrir son bouclier.

Mais laissant sur le seuil l'offrande habituelle,
L'arc, le carquois de cuir et la flèche cruelle,
L'Archer se prosterna devant les dieux jumeaux

Et, frémissant de crainte et de terreur obscures,
Tressa, d'un doigt novice à tordre les rameaux,
Des guirlandes d'acanthe aux pieds des Dioscures.



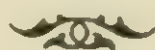
Centaure

Dans les noires forêts des monts Thessaliens
Où le bupreste vibre en son strident délire,
La Vierge chasseresse et le Porteur de lyre
Étaient du beau Khirôn les sages gardiens.

Trop brève paix ! Hélas ! les arts éoliens
Ne surent protéger l'ardent fils de Phyllire...
Vois cet astre. C'est lui, tu peux encor y lire
Le sillon empourpré des dards herculéens.

Tel, ô fils de Kronos, rutilant Sagittaire,
Dont le galop divin, planant loin de la terre,
Escorte dans l'azur Pégase et Chrysaor ;

Je voudrais triomphal, sans repos et sans voiles,
Broyer fougueusement de quatre sabots d'or
Les mondes écroulés sur ma route d'étoiles !



Thalatta

Une belle conque que j'avais trouvée
dans les rochers ikariens...

Théocrite. *Idylle* IX.

Au *changeant Poseidôn, à la belle Amphitrite,*
Je voue, humble pêcheur du pays dorien,
Cette conque, trésor du golfe Ikarien,
Qu'hier j'ai refusée à l'ami Théocrite.

Que les dieux de la mer m'en donnent le mérite,
Je pourrais la vendre à l'archonte athénien...
Mais, des rites d'Hellas fidèle gardien,
Je la jette au flot bleu sans que ma main hésite;

Car la sonore voix de la spire d'émail
Pleure éternellement les jardins de corail
Où, sur un lit baigné de cristal et de moire,

Les algues, l'anémone, et le vert romarin
Mêlent leurs fleurs de nacre à la pourpre nageoire
De l'hippocampe d'or et du vif paon marin.





III

Épigrammes

Au Poète Guy Delahaye.



Le Marin

PUISQUE *je me suis fait, pour répondre à l'appel*
De la lame écumante,
De ma barque un foyer, de la grève un autel,
Du flot vert une amante,
Aux justes dieux marins je demande souvent

Non pas que la mer soit sereine,
Mais de mourir, un soir, dans la vague et le vent,
De l'étreinte d'une sirène.



Le Jardinier

Tu l'as bien célébrée en donnant chaque jour
Le meilleur de tes heures,
Et, salaire éternel d'un immuable amour,
Puisqu'il faut que tu meures,
La nature sera clémente à son ami.

Mon corps, je veux que tu reposes,
Comme un enfant au bras de sa mère endormi,
Dans un jardin fleuri de roses.



Le Chevrier

Puisque mes doigts tremblants et par l'âge perclus
Ne peuvent à mes lèvres
Porter cette syrinx, et que je ne sais plus,
Le soir, compter mes chèvres,
Prends-la, berger! Demain, lorsqu'elle charmera

Le cher troupeau que je te cède,
J'écouterai, sous l'herbe où peut-être viendra
Pleurer le divin Capripède...



Le Guerrier

Après avoir connu les chocs tumultueux
Et l'ombre et l'épouvante,
Si je ne puis tomber sur le lit somptueux
D'une pourpre sanglante;
Tel, car je fus terrible, illustre et meurtrier,

Au jour de la finale trêve,
Qu'on place sur ma tempe un rameau de laurier
Et dans ma main droite mon glaive.



Le Potier

La frise et le rinceau, l'entrelacs, le feston,
Ne parent plus l'argile
Du vase à l'anse double ou du léger rhyton
Qu'ornait ma main agile;
La flamme a consumé ma vie avec mes yeux...

Amis, que l'on scelle ma cendre
Dans l'urne funéraire aux flancs harmonieux
Que jamais je ne voulus vendre.



L'Esclave

Tu demandes pourquoi je veux dormir auprès
De mon maître? Il te navre
Que sous le même cippe et les mêmes cyprès
On couche mon cadavre:
Sois tranquille. Ce n'est pas par fidélité.

Mais j'aurai l'orgueilleuse joie
De savoir qu'en nos corps la Parque a profité
D'une égale et pareille proie!

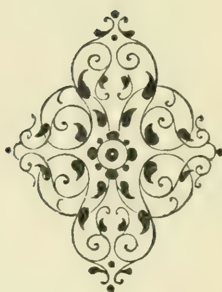


Le Poète

C'est là. Dans ce jardin où les paons de Capri
De l'azur d'un coup d'aile
Mettent des reflets bleus, où le myrte fleuri
Se mêle à l'asphodèle,
Mon ombre reviendra, le soir, rêver encor...

Car je veux que l'on se souvienne
Combien j'aimais chanter, au son des lyres d'or,
Devant la mer Tyrrhénienne.





IV

Silves françoises

Paysages d'ardeur et de grâce latine...

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.



*
* *

Le spleen lunaire monte...

ALBERT SAMAIN.

SUR Paris endormi la douce nuit alterne
De son voile innombrable aux merveilleux reflets
Les saphirs clairs avec les obscurs violets,
Le bleu du soir avec le gris d'une aube terne.

A Nostre-Dame, l'or blême d'une lanterne
Tremble devant un saint extatique. Volets
Clos, un clerc dolent rime odes et triolets.
Tiède, la lune dort sur l'eau d'une citerne.

Dans le Louvre du Roy, les paons rauquent d'ennui.
Taciturne, hargneux, roi rogue du silence,
Un veilleur passe, avec le heurt bref d'une lance.

La grave et lente voix des tours clame minuit.
Spleen gothique. On entend de nostalgiques bardes,
Le pas rythmé du guet, le choc des hallebardes...



Carcassonne

Le soleil tombe, un clocher sonne,
Dans le brouillard gris et moiré
Qui monte d'un champ labouré :
C'est Carcassonne !

Son pont-levis qui s'écusonne
Chancelle sur ses ais caducs.
Où sont les barons et les ducs
De Carcassonne ?

Et sur ce pavé qui résonne
Sous les sabots d'ânes ruraux,
Où sont tes alezans ducaux,
O Carcassonne ?

Et la cloche qui carillonne
Les victoires et les tournois ?
Qu'elle chantait bien, autrefois...
A Carcassonne !

Mais maintenant il n'est personne
Aux ogives des clochetons,
Et ternis sont les hoquetons
Dans Carcassonne...

Terni tout cet or qui blasonne
De soleil les caparaçons,
Ternis les clairs estramaçons
De Carcassonne.

Le vent qui dans les tours frissonne
N'agite plus les étendards
Sur les créneaux et les remparts
De Carcassonne;

La pastorale et la chaconne,
Les ménestrels, les tambourins,
N'enjoyeusent plus les chemins
De Carcassonne;

Tes murailles qu'on étançonne,
Par Louis et Charles Martel
Et par Raymond de Trincavel,
— Las! Carcassonne! —

Comme celles de Maguelonne
Furent détruites, mais l'éclat
De tes exploits est toujours là,
Dans Carcassonne...

Et pendant que la cloche sonne
Dans le brouillard gris du passé
Je vois le ciel fleurdelisé
Sur Carcassonne!



Le Gage

Le roi mène vaillante et belliqueuse vie.
On suit ses pas sanglants au branle du tocsin,
Et le Franc sans merci donne, chaque matin,
Les clefs de quelque ville à sa Berthe ravie.

Il vainc les Aquitains, les Lombards, prend Pavie,
Ravenne, anéantit l'exarchat byzantin,
Décime les Saxons campés au bord du Rhin
Et revient festoyer dans Narbonne asservie.

Or, pour ses hauts exploits, Paul, pontife romain,
Envoie, avec un pli qu'il scelle de sa main,
Le gage somptueux d'une amitié loyale;

Depuis ce jour, Pépin guerroie en se drapant
Dans un manteau, plus beau que la pourpre royale,
Tissé d'or et de soie et de plumes de paon.



L'Exorcisme

Pour ce que nous désirons avoir un certain nombre de paons et de paonnes blanches en nostre chastel et parc des Montils-lez-Tours...

Ordonnances des Rois de France, XVII.

Louis a mis son masque aigu de loup-cervier
Au grillage rayant l'étroite meurtrière,
Il fixe, en murmurant quelque vague prière,
Le crépuscule morne et sanglant de janvier.

Leurs longs manteaux de neige effleurant le gravier,
D'un vol lourd ses paons blancs soulèvent la poussière,
Car ils ont vu planer dans l'ombre meurtrière
Le guet terrifiant et noir d'un épervier;

Mais le roi qui se rend chez messire de Paule,
Au mur de pierre humide appuyant son épaule,
Redresse son front chauve et son torse pliant

Et, craignant que soudain son âme ne s'échappe,
Presse d'un doigt peureux, sénile et suppliant,
L'amulette de plomb qui brille sur sa chape.



La Damoiſelle élue

A Albert Lozeau.

A l'heure belle de veſprée,
Dame, hier vinſt vng troubadour
Qui chantoit madrigal d'amour
Soubz voſtre feneſtre adorée,
A l'heure belle de veſprée.

Le clerc marri qui vous adore
De fol deſpit feuſt moult déceu,
Onques de vous ne feuſt perceu
Le tendre accent de la mandore
Du clerc marri qui vous adore.

En voſtre gentillette couche
Quand vous dormiez benoiſtement,
N'entendiez le bruiſſement
De mes vers baizant voſtre bouche,
En voſtre gentillette couche?

La nuyct, vn vaillant capitaine
Ou quelque tendre paſtoureau
Vous rencontre ſous l'ormeteau...
Venu de Flandre ou d'Aquitaine,
Aimez-vous ce beau capitaine,

Ou quelque viez routier de guerre
Qu'eſpouſerez par dur devoir?
Las! je crois me ramentevoir
Que chez meſſire voſtre père
J'ay veu ce viez routier de guerre.

Que ne préférez vn poète
A caducs, preulx & haults ſeigneurs,
Nobles ribaulds, chauves grogneurs?
Je ſuis truand ſans épithète,
Que ne préférez vn poète?

Pourquoi vous monſtrer ſi mauſſade?
Où doncques eſtiez-vous pendant
Que m'attriſtois, dolent, ardent?
De par cieulx, jouvencelle ſade,
Pourquoi vous monſtrer ſi mauſſade?

N'ay grenatz ou fine eſmeraulde.
Voici mon rebec & mon cueur,
O Dame au riſelet moqueur,
Pour ſur tous poincts chanter vos laudes...

N'ay grenatz ou fine eſmeraulde,
Voici mon rebec & mon cueur!



Sarabande

La forêt enchantée
S'éveille chaque soir
A la chanson flûtée
D'un docte merle noir.

Aussitôt de vieux gnomes
Accourant à ce bruit
En fantasques monomes
Gambadent dans la nuit.

Ils dansent la gavotte
Sur un air d'Offenbach
Que siffle une linotte
Perchée au bord du lac.

Dans une glycine rosée
Les elfes bleus et les lutins
De sucs grisants et de rosée
Font d'interminables festins;

Où donc ont-ils bien pu l'entendre?
Titania fredonne à Puck
— Iphigénie, Armide tendre! —
Un motif de Willibald Gluck...

Et sur l'épais tapis de mousse
Les nains velus et goguenards
Chantent, pendant que se trémousse
Un clan de farfadets musards.

Les sylphides sur l'émail des corolles
Tendent en riant leurs voiles fleuris
De phalènes d'or et de lucioles,
De libellules et de colibris.

Six beaux amoureux dansent la pavane
Au son suranné d'un grêle hautbois :
Mélusine, Mab, avec Viviane,
Merlin, Obéron et Robin des Bois.

Les sept filles d'Orlamonde, coiffées
De mauves pavots, de jaunes soucis,
Urgande, Morgane, Urgèle, les fées,
Riquet, Raymondin, sont en cercle assis;

Ils écoutent parler madame Carabosse
Qui soupire et regrette un peu le bon vieux temps,
Et Cendrillon, passant par là dans son carrosse,
Leur envoie un baiser du bout de ses doigts blancs.

Soudain, un clair argent nacre la forêt brune,
Et le peuple des bois féeriques, prosterné,
Sous l'œil mystérieux et narquois de la lune
Cache son front tremblant dans le trèfle fané;

Car tout ce petit monde a grand'peur de Diane :
Comme au froid de la nuit meurent les papillons,
La flèche de cristal du carquois diaphane
Fait s'envoler leur âme à ses premiers rayons...

Et Lorely, cueillant dans son étang d'étoiles
Des nénuphars glacés et de nocturnes fleurs,
De leurs pétales tisse en merveilleuses toiles
Leurs fragiles linceuls de parfums et de pleurs.



Le Lac

A Fernand Gregh.

O douce et caressante et paisible Savoie!
Le couchant mol et bleu qui descend des sommets
Baigne les toits d'ardoise et les roses chalets;
Des capucines d'or voilent ma claire-voie...

Voici tomber le jour de langueur et de joie :
Le jardin est brûlant de verveine et d'œillets,
Les canaux argentés de mobiles reflets
Bercent leur rêve lent sous le ciel qui rougeoie.

Prenons la rue étroite et le plus long chemin :
Nous irons vers le lac en nous tenant la main
Entre les murs couverts du méandre des vignes;

Et, le cœur défaillant d'une tendre ferveur,
Peut-être verrons-nous, près de Rousseau rêveur,
Madame de Warens donnant du pain aux cygnes!



Trianon

Mon cœur français et moi nous vîmes ce matin
Le paisible hameau parfumé de fougère
Où Marie-Antoinette en paniers de satin
Rêva d'être bergère;

Et j'ai dit à mon cœur : « Le matin est si beau,
Si clair, si bleu! pourquoi faut-il que tu tressailles
Ainsi que tu le fais devant un cher tombeau
En revoyant Versailles? »

Mais j'ai bientôt compris en regardant le lac,
La barque et son anneau rongé de mousse brune
Qu'on détachait, lorsque la tendre Polignac
Ramait au clair de lune;

Les pelouses, l'étang doré, les noirs taillis,
Le parc mélancolique où, jouant à la balle,
Le dauphin poursuivait dans les sentiers fleuris
Madame de Lamballe;

Les ronds-points de Le Nôtre et les ifs de Watteau
Où se perdait la reine, amusée et frivole,
Sans voir son front lauré par un mouvant flambeau
D'une rouge auréole...

O cruelle douceur du petit Trianon!
Royaume désolé, candide bergerie,
Avec quelle douleur redit-elle ton nom,
Blonde folle meurtrie,

Quand il fallut quitter pour la dernière fois
Tes chaumières de laque et tes marronniers roses,
Et le temple où l'Amour cachait dans son carquois
Des flèches sous des roses!



La Malmaison

A quel désir ai-je obéi
D'aller, ce matin de dimanche,
Petit temple de Pompéi,
A votre solitude blanche?

Je voulais, dans la morne paix
De l'impérial mausolée,
Joséphine de Beauharnais,
Suivre votre ombre désolée...

Et j'ai vu l'étang et le parc,
Et la roseraie odorante,
L'Aigle, l'Amour brisant son arc,
Et votre salon amarante;

Le mélancolique boudoir
Où vous songiez à Fort-de-France,
La glace de chaque miroir
Y reflète votre souffrance;

La harpe d'or et le coussin
Dont vos pieds froissaient les dentelles
Lorsque Thalberg, au clavecin,
Improvisait des tarentelles ;

Et le lit étroit et troublant,
Votre souvenir y repose...
La baignoire de marbre blanc
Qui caressa votre corps rose ;

Mais j'ai surtout rêvé de vous
Dans le clair et tiède oratoire
Où vous pleurâtes à genoux
Les larmes que garda l'histoire.

Triste et païenne Malmaison,
Quelles douleurs vous avez vues,
Petit château de trahison
Et des cruelles entrevues...



Bretagne

Dans les champs fleuris de bruyère rose
Nous avons couru, par un matin clair.
Nous avons couru sans repos ni pause
Dans les chemins creux, au bord de la mer,
Dans les champs fleuris de bruyère rose
Nous avons couru, par un matin clair.

Nous sommes entrés à l'auberge noire
Dont l'enseigne en fer grinçait dans le vent,
Joyeux, altérés, nous voulûmes boire
Dans les brocs d'étain aux reflets d'argent
Le cidre doré de l'auberge noire
Dont l'enseigne en fer grinçait dans le vent.

L'hôtesse était jeune et jolie et blonde,
— Jupons de velours et coiffe de lin, —
Elle bavardait, passant à la ronde
Les pichets pansus et le craquelin.
L'hôtesse était jeune et jolie et blonde,
Jupons de velours et coiffe de lin. —

Nous dîmes : « Où donc sommes-nous, madame?
Nous sommes venus par grève et sentier.
La route nous perd, le vent nous affame,
Voyage en Bretagne est rude métier! »
Nous dîmes : « Où donc sommes-nous, madame?
Nous sommes venus par grève et sentier... »

Elle répondit : « Où vous êtes? dame!
Mais, à Limoilou, pays de Cartier!... »



Terme

A Albert Papineau.

Masque épique dans l'air bleu, doré, léger,
Vous surgissez parmi les roses, Verlaine
Tel le gardien antique du verger,
O Priape candide, ô naïf Silène!

Enfin, dans ce jardin que vous aimiez tant,
Vous pourrez, entre les feuilles et les branches,
Impassible et narquois, sourire en guettant
Les amoureuses passant en robes blanches...

La voix d'or montera vers vous du jet d'eau,
Et celle des petits vieux mélancoliques,
Hésitante et qui tremble sous le fardeau
De mots oubliés, archaïques musiques;

Et les jeunes femmes viendront à vos pieds,
Vous les consolerez de vos yeux de marbre,
Et celle que, chaque soir, vous épiez
Parce qu'elle pleure, seule, sous un arbre...

Mais lorsque la nuit tombante aura chassé
Les petits enfants vers leur foyer paisible,
Quand ses doigts auront lentement effacé
Votre nom du socle gris presque invisible,

Vous retomberez dans le rêve divin,
Le rêve éternel et las de la statue,
Et l'on entendra, grave, dans le jardin,
L'écho de votre voix chère qui s'est tue...



Le Départ

A Maurice Barrès.

POUR *la dernière fois j'ai gravi les coteaux*
Dans l'odeur de tilleul, d'eau paisible et de frêne
Que verse, de Meudon à l'île de Puteaux,
La latine douceur d'un matin sur la Seine.

O cher pays que j'aime autant que mon pays,
Vous ne serez demain qu'une des cent chimères
Dont meurt le fils de ceux qui, vendus et trahis,
Vous ont tout pardonné, puisqu'on pardonne aux mères!

Je vous aimerais trop, je ne vous verrai plus,
Mais je veux dire à tous que mon âme est française,
Combien je vous goûtai, combien vous m'avez plu,
Que votre air est doux comme un visage qu'on baise.

Adieu. J'emporte en moi votre nom adoré
Et tout ce qu'il contient d'amour et d'espérance.
Tu es toute en mon cœur. Bientôt je reverrai
Ma terre maternelle et noble... Adieu, ma France!





V

Le Reflet du Temps

A Marcel Dugas.



Le Paon mourant

Que *de fois, dans le soir divin, noble, émouvant,*
Plein du parfum épars des corbeilles fleuries,
Mon cœur tumultueux s'est recueilli devant
Le paon mourant des Tuileries!

La lionne de bronze offre à son lionceau
Le beau corps palpitant qu'une jeune sultane
Cherche déjà peut-être, au bruit clair des jets d'eau,
Sur quelque terrasse persane...

Et toujours, dans les yeux de ce monstre puissant,
J'ai vu la joie amère, ardente, satisfaite,
D'avoir enfin traîné dans la boue et le sang
L'azur d'une orgueilleuse aigrette.

*
* *

Autant que l'a permis un art adolescent,
Mes vers, je vous ai faits sincères et sonores;
J'ai dit les jardins bleus sous le rose croissant,
Les dieux antiques, les centaures,

La douceur de l'Hellade et le bel Orient;
Et vous avez loué, dans mon cœur qui s'éveille,
La nature où, païen, bondissant, souriant,
Je cours de merveille en merveille.

Je veux tout ignorer du monde que j'ai fui:
L'ami fourbe et furtif, l'amante qui nous laisse,
L'importune espérance et l'innombrable ennui,
Les pleurs, les haines, la tristesse.

Pourquoi chanter l'amour, le doute, la douleur?
Le brûlant univers m'appelle et me caresse;
Vivre est pour moi le seul tourment ensorceleur :
Est-on coupable de jeunesse?...

O mes vers, mourrez-vous, comme l'oiseau meurtri
Dont le seul tort était sa cuirasse de flamme,
Sous la dent du critique indifférent, aigri,
Qui vous blessera jusqu'à l'âme?



C'est vers toi que je viens...

A madame la duchesse de Rohan.

C'est vers toi que je viens, glaneuse aux rudes mains,
Chercher, loin de la ville et des âpres humains,
La bonne indifférence et l'essence légère
Des sillons parfumés de foin et de fougère.
J'ai connu le mépris, la haine, la douleur,
L'équivoque amitié, le mensonge flatteur,
L'exécrable cité dont chaque toit protège
Le souvenir amer de quelque amoureux piège...
Mène-moi vers les champs que je ne connais pas.
Laisse-moi, ce matin, m'attachant à tes pas
Jusqu'à l'heure où le ciel s'assombrit et s'argente,
Ramasser les épis d'une main diligente.
Trouverai-je l'oubli des départs et des morts
En froissant du blé mûr les ambres et les ors?
Je porterai pour toi l'odorante brassée,
Respectant le silence où ta calme pensée
Comme un fleuve paisible aux souveraines eaux
Poursuit le fil muet des agrestes travaux;

Car ton cœur innocent ne saurait pas entendre
La voix d'un cœur païen qui se meurt d'être tendre...
L'aube bleue a promis un jour ensoleillé.
Viens, marchons les pieds nus dans le trèfle mouillé,
De sa vive fraîcheur mon âme reposée
Laisse son amertume aux gouttes de rosée.
Je n'ai jamais foulé que le pavé malsain
Où l'on poursuit un but qui ne peut être atteint.
Apprends-moi le secret merveilleux, ô glaneuse,
Qui rend le regard pur et la tâche joyeuse...



Mais, dans les sillons bruns, mes pas, trop tôt lassés,
Font plus lourde l'empreinte et les tiens moins pressés.
Je souhaite déjà la halte encor lointaine
Où, buvant du soleil au creux d'une fontaine,
Nous nous partagerons ces figues et ce pain,
Sur un tapis de mousse, à l'ombre d'un sapin.
C'est alors que, lassée et rose et souriante,
Tu laisseras errer ma bouche impatiente
De ta lèvre novice à tes cheveux brunis;
Et là, dans le candide et languissant anis,
Moi qui ne sais pourtant que les vierges des villes,
Les parfums énervants et les luttes subtiles,
Peut-être verrai-je se lever dans tes yeux
L'amour rustique et simple et le pardon des Dieux.



Lune

La lune met à ma fenêtre
Son petit visage changeant,
La bibliothèque a l'air d'être
Pleine de beaux livres d'argent.

Comme un bloc neigeux de Carrare
Brille ma table de bois blanc.
L'encrier, nouvelle tiare,
Semble de gemmes ruisselant.

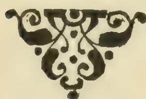
Les vieux rideaux de mousseline
Sont des tentures d'Orient.
De voiles pâles s'embéguine
Ma Monna Lise souriant...

Artémis, Séléné, Diane,
Votre lunaire effusion
M'offusque! Phébé diaphane,
Expliquez votre invasion

— Telle en une blanche féerie
Du doux Maurice Mæterlinck —
Dans ma chambre de lys fleurie
Sur le coup de dix heures cinq !

Pourquoi venez-vous chez moi, lune ?
Pourquoi viens-tu chez moi, rayon ?
Dois-je partager l'infortune
De Pierrot et d'Endymion,

De Samain, du câlin Verlaine ?
Et rimerai-je sans raison
Pour célébrer à perdre haleine
Ton faux sourire à l'horizon ?



Insomnie

NOCTAMBULE cerveau, vous êtes virtuose
En supplices exquis. Ennemi du sommeil,
Vous savez distiller la subtile névrose
Jusqu'à l'heure limpide où renaît le soleil;

Et vous exaspérez ma longue lassitude
Par le cruel savoir de la fuite du temps.
Permettez-moi le rêve ou le somme ou l'étude,
Despote obscur et fort de la nuit... car j'entends

Le battement sinistre et lent des froides ailes
De cet insecte affreux, louche incube, tyran,
Larve inquiète et noire aux mille élytres grêles,
Scander chaque seconde au nocturne cadran.



Quand, poussés par le soir...

Quand, poussés par le soir sournois et bleu, mes pas,
Me mènent doucement au champ fleuri de tombes,
Comme un manteau trop lourd quitté d'un geste las,
Ma tristesse, pourquoi faut-il donc que tu tombes?

Mélancolique essence où la peine s'endort,
La moiteur des chemins étroits et taciturnes,
L'envahissant parfum des fleurs et de la mort,
L'harmonieux contour des cyprès et des urnes;

Les branches frissonnant de langoureux ramiers,
La languissante odeur des blanches immortelles,
Les bruits légers que font de discrets jardiniers,
Et la tendre ironie au marbre noir des stèles...

Toute cette pensive et tranquille torpeur
Apaise mon chagrin. Et, de mon âme lasse,
L'ombre du jour s'enfuit et l'enfantine peur,
Qui désole mon cœur et l'étreint et l'enlace,

Qu'Elle ne veuille pas me voir, lorsque je passe...



Conseil

N'ANALYSE jamais ce cœur triste et subtil
Qui t'angoisse et te lie,
Tu n'y rencontreras, si généreux soit-il,
Que la mélancolie.

Dissèque froidement cette sincérité
Où ton âme se livre...
Le plus fol amoureux a toujours imité
Les mots de quelque livre.

Chasse le souvenir des candides serments
De celle que tu aimes,
Ton esprit n'y verra que sujets de romans
Et matière à poèmes.

N'évoque pas non plus les beaux jours consacrés
A l'ardente nature,
Ta mémoire, depuis, les a dénaturés
Par la littérature.

Le rapide présent ou le bel avenir
Ne charme ni ne touche,
Tel baiser donnera le cruel souvenir
D'une plus chère bouche.

Il te faut ignorer tout sentiment nouveau,
Toute tendresse douce,
Involontairement, le livresque cerveau
Les chasse et les repousse...

Mais du laurier, surtout, fuis les amers rameaux,
— Tour d'ivoire et d'argile, —
Il n'est de calme vrai que parmi les tombeaux,
Farouche et sûr asile !



Heure

A l'horizon où le soir vient
L'or recule.
Et toute âme s'entretient
Avec le bleu crépuscule.

L'âme, par un philtre secret,
Se délivre
De son désir inquiet,
Insensé, peureux, de vivre...

Ah! mon pauvre cœur, prends le deuil
De ton songe,
Car tout geste est un écueil,
Tout soupir est un mensonge.

Voici l'heure grise d'ennui
Où les ailes
Des chauves oiseaux de nuit
Ont des caresses mortelles;

L'heure des sanglots amoureux
Et des rêves
Frénétiques, douloureux,
Du prudent baiser des trêves;

L'heure des goules et des pleurs,
Et des spectres,
Et des rythmes endormeurs
Des sistres secs et des plectres
Dont je meurs...



Douceur de la maison

Douceur de la maison paisible qui sommeille,
De la chambre muette et de la bonne veille,
Douceur du soir tranquille et du volume ouvert
Dans le chaud cercle d'or que fait l'abat-jour vert...

O nocturnes amis, petit cénacle tendre.
Mes poètes sont là, qui paraissent m'attendre,
Et de leurs feuillets clos, mélancolique émoi,
L'âme des livres vient errer autour de moi!

Douceur des soirs d'hiver où mon âme peureuse
Appelle d'énervants parfums de tubéreuse,
Je ne vis que par vous, calmes jardins secrets
Que je fleuris de blancs et frêles minarets.

Je crois qu'il n'est de joie égale à cette joie
De feuilleter, avec un bruit léger de soie,
Les contes d'Orient qui laissent à la main
Une fugace odeur de cèdre et de jasmin...

Mais de l'ombre surgit le rire d'une estampe,
Un rayon monte aux flancs d'un gobelet d'étain...
Hélas! voici venir le rose et frais matin,
Et tout un monde meurt à la mort de ma lampe!



Sur un rythme de Verhaeren

Tu passais, lorsque je t'ai vue,
Dans l'ombre verte d'une rue.

Je t'ai suivie au long des feuillages épais
Dans la matutinale paix.

Tu avais des cheveux de lin,
Tu avais un chapeau fleuri,
Et tout à coup tu m'as souri.

Et, depuis ce calme matin,
Je ne désire que la joie
D'avoir en toi ma douce proie.

Je veux me déchirer aux bagues d'améthyste
Qui bleuissent tes doigts trop longs
Et, la nuit, dans tes cheveux blonds,
Noyer ma bouche chaude et ma tendresse triste.

Seul, j'ai revu ce soir cette paisible rue
Où, dans l'ombre, un matin, vous m'êtes apparue...



Je reverrai souvent...

Je reverrai souvent ton jeune et cher visage,
Petite fille que j'aimai.
Ton regard confiant, ta voix si fraîche et sage,
Sont mon désir jamais calmé.

Souviens-toi. Je ne veux pas que tu te dérobes
A des regrets inapaisés,
Quand, moi, je sais encor la couleur de tes robes
Et le nombre de tes baisers.

Je te suivais partout, pâle de jalousie,
Lycéenne au rire trompeur
Dont l'enfantine, heureuse, et tendre frénésie
Me faisait alors presque peur.

Tu savais être sœur, amoureuse, héroïne,
Toi seule avais pitié de moi
Quand, Pierrot dédaigné de quelque Colombine,
Je te confiais mon émoi.

Souviens-toi. Le miroir de tes prunelles sombres
Et ta chaude bouche d'enfant,
Tu me les as donnés, dans le jardin plein d'ombres,
Un jour de juillet triomphant;

J'ai su tes grands chagrins, ton âme puérile,
Ces secrets que l'on ne dit pas
Hors à celui dont la poitrine est un asile
Et qui vous tient entre ses bras.

Mais puisque vous narguez maintenant mes prières,
Puisque vous évitez mes yeux,
Après m'avoir livré vos brûlantes paupières
Et votre cou délicieux,

Songez que désormais je saurai vous connaître,
Vos charmes seront impuissants;
Faites à votre gré l'amour mourir ou naître
En d'autres seins d'adolescents.

Ah! vous aurez toujours la mémoire, la crainte,
L'obsession du soir d'hiver
Où vous avez connu dans ma dernière étreinte,
Combien un baiser est amer!

Puissiez-vous ne jamais ressentir — ta pensée
Me fait encore défaillir! —
Le dur déchirement d'être ainsi délaissée
Par celui qu'on ne peut haïr...

Si vous m'abandonnez aujourd'hui, le coupable
Ce n'est pas moi, chère, c'est vous;
Car tout le pauvre amour dont mon cœur est capable,
Il l'avait mis à vos genoux.

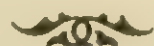
Mais, quoiqu'il ne soit rien de vous que je ne sache,
Vous ne saurez pas tout de moi;
J'emporte un souvenir que j'aime et que je cache,
Comprendrez-vous jamais pourquoi?

Je rêverai toujours d'une aigre mandoline,
D'un rythme de valse âpre et doux,
De doigts blancs caressant sous la lampe opaline
Des cheveux odorants et fous;

D'un clair après-midi de neige fine et nette,
Et du vieux parc étincelant
Où, seule à mes côtés, une souple fillette
Galopait sur un cheval blanc;

Et de tant d'autres jours, et de tant d'autres choses
Qui ne furent rien pour vous, mais
Que je chéris en moi comme de mortes roses
Qui ne refleuriront jamais...

Et si, plus tard, quelque aventure merveilleuse
Nous fait suivre un même chemin,
Peut-être — et j'en mourrai d'angoisse trop joyeuse —
Voudras-tu me tendre la main?



Il ne me suffit pas...

Il ne me suffit pas que le Maître ait chanté
Pauline au cœur trop tendre, Alberte au cher visage,
Et vous, Coryse, et vous, à la jeune beauté,
Julie aux yeux d'enfant et qui n'êtes plus sage;

Car je ne fus jamais le romantique amant
Des cheveux dénoués et des lèvres humides,
Aucun autre plaisir n'est pour moi plus charmant
Que le frais souvenir d'Hélène aux mains timides.

Quel poème innocent pourrait bien célébrer
Ces doigts minces et purs d'une naïve sainte,
Si candide, si franche, et qui veut ignorer
La savante caresse et la subtile étreinte?

Et pourtant ces mains, causes d'un tel émoi, sont
Comme les mains de toutes les petites filles,
Leur chair est ferme, rose et rebelle aux frissons,
Leurs ongles ont l'émail froid de frêles coquilles...

Mais puisque je ne puis jamais les effleurer,
Puisqu'elles sont toujours, douce supercherie,
Plaintives sur l'ivoire où l'âme vient errer
Ou prestes sur les ors de quelque broderie;

Un soir qu'elle sera, cher cœur capricieux,
Lasse du clavecin, des fuseaux, de la laine,
Je lui dirai, mettant leurs paumes sur mes yeux,
Combien j'aime les mains de la timide Hélène.



Vous vouliez que je reste...

Vous vouliez que je reste en mon pays, pourtant!
Je pense à vous, à ma fenêtre, en écoutant
Le souffle sourd et lourd de la ville endormie...
Comme vous êtes loin, ce soir, petite amie!

Je pense à vous, à ma fenêtre en écoutant
Votre lointaine voix qui chante dans mon âme,
Et la voix, tour à tour, me caresse et me blâme.
Pourquoi suis-je parti, moi qui vous aimais tant?

Le souffle sourd et lourd de la ville endormie,
Passant par le jardin, monte vers moi, plus doux,
Serai-je indifférent, serez-vous ennemie?
Vous êtes si frivole et je suis si jaloux!

Comme vous êtes loin, ce soir, petite amie...
Hélas! pourquoi toujours mon cœur trop inconstant,
Dédaignant cette main que le bonheur lui tend,
Préfère-t-il l'angoisse à la bonne accalmie?

Vous vouliez que je reste en mon pays, pourtant!



Toi

D'après Helen Coale Crew.

Le Seigneur Dieu voulut écrire une épopée,
Et la terre bondit des voiles du néant
Dans l'éther constellé d'or, vierge, enveloppée
Par la nue, et les flancs incrustés d'océans.

Le Seigneur Dieu voulut écrire une élégie,
Et Babylone, Rome, Athènes et Memphis,
Croulant dans la poussière, et le crime et l'orgie,
Sous l'implacable ciel virent mourir leurs fils.

Alors le Seigneur Dieu, triste, voulut écrire
Un tout petit poème aux vers légers, ailés...
Et ce poème, né de son divin sourire,
Ce fut Toi, tendre et grave, et les yeux étoilés!



Fama

Partout la haine brait son excès,
. . . .
L'Homme se gîte tout en son âme;
Il y a l'Idéal...
Guy Delahaye.

Angoisses merveilleuses!
Amer émoi de voir autour de soi le Beau
Palpiter, et fleurir, et crouler au tombeau
Des gloires orgueilleuses...

Puérils argonautes,
Toujours j'ai vu gravir les plus sanglants rochers
Et périr, sous les traits de tragiques archers,
Les âmes les plus hautes.

Car la noble escalade
Aux flancs abrupts des monts où croît l'amer laurier
Livrera sans répit un combat meurtrier
Au nouvel Encelade;

La gloire n'est que poudre,
Cendre la renommée, et poussière l'amour,
Mieux vaut la grave paix d'un studieux séjour
Qu'apprivoiser la foudre...



Le Joaillier philosophe

Sur tes cheveux d'or diaphane,
Casque tissé par Arachné,
Cuivre gemmé de cymophane,
Verse l'ambre roux du henné.

Exaspérant le saphir triste
De leurs iris bleus et fiévreux,
Avive tes yeux d'améthyste
Du kohl bizarre et douloureux.

Que l'arc de tes lèvres se farde
Contre les amoureux assauts,
De corail, de rubis, de sarde,
Sous la caresse des pinceaux.

A tes oreilles, conques roses,
Harmonieuses fleurs de chair,
Mets l'orient des perles, roses
Des glauques jardins de la mer.

Que la plus miroitante opale
Bleuisse l'émail de son feu
Sur ta gorge, menue et pâle
Comme un marbre veiné de bleu.

Suspends des bracelets d'agate
A tes poignets minces et blancs,
Où l'argent des pierres d'Hécate
Glacera ses rayons tremblants.

Cercle ta cheville ivoirine
D'anneaux de jade qu'au Japon
On incrusta d'aventurine,
De sardoine et de corindon.

Que des bagues de chrysoprase,
D'émeraude, de péridot,
Sur tes doigts longs, à la topaze
Mêlent leur rutilant fardeau;

Et que la verte aigue-marine,
La chrysolithe, le grenat,
Moirent la nacre purpurine
De ton ongle rose incarnat.

Enfin, plus belle et plus ravie
Qu'aucune reine de Saba,
Que ton naïf orgueil envie
Le lys qu'une brise courba...

Car la plus brillante parure
Doit pâlir et s'humilier
Devant celle qu'à la nature
Donna le Maître Joaillier.





Sur le Saint Jérôme d'Antonello da Messina.

Sur quels livres obscurs des œuvres mosaïques
S'attardent tes vieux doigts, Jérôme? Suis plutôt
Dans ton jardin planté d'ive et de mélilot
Ce paon plus rutilant que l'or des mosaïques;

Laisse les pères grecs, les gloses hébraïques :
L'été brûlant t'appelle, et ton esprit dévot
Bénira le Seigneur dans un pourpre pavot
Mieux qu'en mille versets latins ou judaïques...

Car l'humble sait louer la puissance de Dieu
Dans la grave splendeur d'une aurore de feu
Où passe, solennel, éclatant, impassible,

L'oiseau dont la beauté toujours me fascina
Et que, dans ce décor lumineux et paisible,
Traça le peintre Antonello da Messina.



Sagesse

Vous avez dédaigné le lac et la forêt?
Allez. Entretenez vos savantes névroses!
Vos livres, sous la lampe, et leurs plus doctes gloses
Vous cacheront toujours l'essentiel secret.

Dans mon jardin étroit, j'écrirai ce sonnet
Qui raille vos travaux stériles et moroses;
Les poèmes subtils et les naïves roses
Sont le calme mystère où mon esprit se plaît;

Et, sachant la suave et déchirante joie
Du soir brodé d'argent, du jour tissé de soie,
Je veux, plus fortuné que vous et plus vainqueur,

Mourir, fougueux encor de force adolescente,
D'avoir imprudemment fait éclater mon cœur
Sous la sandale d'or de l'heure éblouissante.



Cicéron à Pætus

Sed vide audaciam, etiam Hirtio cœnam dedi sine pavone...

MARCI T. CICERONIS. *Epistola* XX. *Lib.* IX.

Mon ami, je suis las des luttes politiques.
On m'interpelle un peu partout : sous les portiques,
Dans la rue, au Forum... Mes clients sont ravis
D'être, chaque matin, à savoir mon avis
Les premiers. Le sénat a vu plus d'une émeute,
Les vieux Pères Conscrits, plus haineux qu'une meute,
Cherchent quelque victime à mettre sous leur dent.
Le peuple est criailleur. Le soleil est ardent...
Pætus, depuis hier je suis à la campagne!
Antoine est excité par sa douce compagne,
Le terrain est brûlant... de diverses façons,
Notre tendre empereur est furieux, — passons!
Enfin, j'ai cru prudent, car je tiens à la vie,
De prestement quitter et la ville et Fulvie.
Je serai désormais plus épicurien
Qu'Épicure lui-même, et ne chercherai rien
Que le sage plaisir d'une joyeuse chère.
L'épouse — qui toujours m'est de plus en plus chère —

M'a suivi. Nous voyons quelques gens. J'ai donné
A l'exquis Verrius, toujours efféminé,
Un repas. Quelle grâce et quelles élégances !
J'accorde, le midi, deux ou trois audiences
Aux importuns jaseurs qu'hélas ! j'ai pour voisins,
J'émonde mes rosiers, mes ceps lourds de raisins,
Je lis un peu... Pætus, admire mon audace :
Hirtius est venu demander une place
A ma table, et ce roi raffiné, parfumé,
Viveur aux copieux festins accoutumé,
Cet arbitre, ce chef reconnu des esthètes,
N'a pu trouver chez moi que de pauvres crevettes,
Des becfigues, des œufs farcis de poivre blanc,
Un marcassin de lait, et ce doux vin troublant
Que je reçois de Chypre. Il a pâli de rage !
Je n'avais pas de paon ! Admire mon courage !
Depuis lors, Hirtius me voit avec dédain...
Je préfère laisser errer dans mon jardin
Mes beaux paons, faits d'émail et d'or et de lumière,
Qui dressent vers l'azur leur noire aigrette altière...
Et voilà. Je n'ai plus de nouvelles. Écris.
Je voue au vieux Pluton l'État et ses soucis,
Car n'ai-je pas assez pleuré sur ma patrie
Plus qu'aucun fils aimant sur sa mère chérie ?
Et la villa rustique où je suis isolé
Est l'univers pour moi. Je suis heureux. *Vale !*



Sur un Exemplaire des Bucoliques

Prima Syracosio dignata est ludere versu
Nostra, nec erubuit sylvas habitare, Thalia.

Silenus. *Ecloga* VI.

Ami, voici le premier livre
Qui me révéla la beauté,
La paresse du moite été,
La secrète douceur de vivre.

Chacun de ses feuillets nous livre
Les peines d'un pâtre attristé,
La syrinx au soupir flûté
Y pleure auprès de Silène ivre;

Et, tel le rustique cousin
Du poète syracusain,
Le bois sombre et sacré m'attire;

Mais je chante et j'appelle en vain :
Le beau Corydon et Tityre
Ont suivi l'exode divin.



Sur un Exemplaire des Satires

Pallentes radere mores
Doctus et ingenuo culpam defigere ludo.
A. Persii Flacci. Sat. V.

Le soir, il m'est doux de ranger,
Dans l'ordre que mon œil admire,
L'épithalame ou la satire,
Térence, Phèdre, ou l'étranger.

D'un poinçon sévère ou léger,
Ils gravent, dans la vierge cire,
Le désespoir ou le sourire,
Le fait exact ou mensonger.

Mais j'aime surtout lire Perse
Pour ceux qu'il malmène et transperce,
Car, d'un impitoyable mot

Ou d'une cruelle épithète,
Il flagelle le faux dévot
Et cingle le mauvais poète!



La Légende d'Argus

Volucrisque suæ Saturnia pennis
Collocat; et gemmis caudam stellantibus implet.

PUBL. OVIDII NASONIS. *Met.* I, *fab.* XVII.

ARGUS, devant le soir de traîtrise et d'oubli,
Sentit ses yeux lassés et son cœur affaibli.
Depuis de trop longs jours, il gardait dans la plaine
La victime aux flancs blancs de la divine haine...
Ah! que ne pouvait-il poursuivre dans les bois
Le chœur rapide et blond des nymphes aux abois,
Comme Pan? Les bergers fuyaient son ombre immense,
Et, plein d'un vain désir d'Oréades en danse
Aux chlamydes couleur de lune et de cristal,
Le geôlier monstrueux devint sentimental.
Puis, quand dans la forêt pleura le chant fluide
D'une flûte hésitante, adorable, perfide,
Argus, oubliant tout : son devoir, l'heure, Iò,
Pour écouter couler, plus limpide qu'une eau
Ruisselant sur un lit de fougère et de sable,
La voix mystérieuse, émue, intarissable,
Glissa du charme au rêve et du rêve au sommeil.

Un trait rapide et lâche, un jet tiède et vermeil...
Et Mercure, brisant sa fronde triomphale,
Stria les cieux d'argent d'une pourpre sandale
Et vola mettre aux pieds du Père olympien
Le chef ensanglanté de l'Arestorien.

Mais pourquoi tous ces cris de douleur, de colère?
Saturnia, toujours si grave et si sévère,
Reproche au meurtrier, à l'époux odieux,
Cette éternelle nuit éteignant ces cent yeux...
Ces yeux, tantôt brillants de douceur triste et fière,
Ne s'ouvriront-ils plus à la tendre lumière?
Ces yeux, orgueil d'Argos, sont-ils clos au ciel? Non.

Quelle urne, quel coffret serait digne, ô Junon,
Des cent miroirs glacés de ces prunelles glauques?
Mais ton paon chatoyant, ton paon aux clameurs rauques,
A l'aigrette fragile, au long corps précieux
Dont la beauté hautaine éblouit tous les dieux,
Pourquoi n'en pas gemmer la trop obscure queue
De ces vivants rayons tissés de splendeur bleue?
Pourquoi ne pas sertir ces joyaux éclatants
Dans un cadre insensible à la fuite du temps,
Où, magiques objets de tes métamorphoses,
Ils seront de l'azur pâmé parmi des roses?

Junon sourit au paon et de ses doigts divins
Caressa lentement le Prince des jardins,
Et sous cette caresse, ô chose merveilleuse,

Les cent yeux, incrustés dans la plume soyeuse,
Fulgurèrent soudain en cascade de feu...

Et c'est depuis ce jour que le paon, demi-dieu,
Voué par la déesse à traîner d'âge en âge
Du héros argien le tragique héritage,
Voit, cuirassé d'émail, renaître dans la mort
Le regard fabuleux de ses ocelles d'or.



Épitre

A René Chopin.

Poète du bon rythme et du verbe suprême,
Dans mon jardin muet, lumineux et vermeil,
J'ai lu d'un œil pieux le grave et beau poème
Où, souverainement, vous parlez au soleil.

Votre chère pensée était dans chaque ligne.
Ah! combien je vous ai regretté ce matin,
Quand, à l'ombre mouvante et verte de ma vigne,
Je mourais de l'ardeur du tendre ciel latin;

Et plein du souvenir de notre adolescence,
Des mille jours divins où nous mêlions nos voix
Pour louer la lointaine et forte et douce France,
J'ai cru, pour un instant, vous avoir près de moi.



Le Paon royal

QUELQUE *vieux jardinier, à l'âme orientale,*
Donna le nom sonore et fier de paon royal
A l'œillet odorant, dont chaque lourd pétale
S'irise de velours, de flamme et de métal.

Or, je connais l'ardent et mauve héliotrope
Dont l'arome fougueux fait défaillir les sens
Des chauds sérails d'Asie aux doux jardins d'Europe,
Les roses de Mossoul et les jasmins persans,

Les soucis d'or, qu'avait à son front Orcavelle
La nuit qu'elle mourut d'entendre un rossignol,
L'écarlate aloès, que sur sa caravelle
Don Pizarre apporta vers le ciel espagnol,

Le lys tigré de vert qui croît dans Samarcande,
Le chrysanthème roux, l'hélianthe de feu,
L'hyacinthe étoilant les prés blonds de Hollande,
La tulipe de jaspe et l'hortensia bleu...

Mais j'aime surtout voir étinceler dans l'ombre
La coupe transparente en fragile cristal
Où fleurit, violent, voluptueux et sombre,
Sur sa tige d'émail, le pourpre paon royal.





V

A ceux de mon pays



*
* *

Et si je n'ai pas dit la terre maternelle,
Si je n'ai pas chanté
Les faits d'armes qui sont la couronne éternelle
De sa grave beauté,

Ce n'est pas que mon cœur ait négligé de rendre
Hommage à son pays,
Ou que, muet aux voix qu'un autre sait entendre,
Il ne l'ait pas compris;

Mais la flûte sonore est plus douce à ma bouche
Que le fier olifant,
Et je voulais louer la fleur après la souche,
La mère avant l'enfant.

N'ayant pour seul flambeau qu'une trop neuve lampe,
Les héros et les dieux
N'étant bien célébrés que l'argent à la tempe
Et les larmes aux yeux,

J'attends d'être mûri par la bonne souffrance
Pour, un jour, marier
Les mots canadiens aux rythmes de la France
Et l'érable au laurier.





TABLE



TABLE

Marbres et Feuillages

ΕΛΛΑΣ

Epigrammes

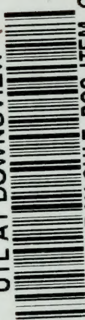
Silves françoises

Le Reflet du Temps

A ceux de mon Pays



Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 4.-5352.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 24 03 14 013 4